

Les sœurs Klumpke

Augusta, première interne des hôpitaux,
Dorothea, première docteur en astronomie

« Honneur à leur sexe et à leur pays » : c'est ce qu'elles vont faire, toutes les cinq, et bien au-delà des espérances maternelles. Mais au prix d'un combat de tous les instants. La médecine et les sciences, les mathématiques, sont encore, dans ce dernier quart du XIX^e siècle, des chasses gardées masculines, grillagées, bouclées à triple tour, dont les femmes ne peuvent approcher qu'au prix de mille difficultés.

Gustave-Antoine Richelot, lui-même médecin, le dit sans ambages dans son ouvrage *La Femme-Médecin*, en 1875 : cette profession et son milieu les privent de leurs charmes et les dénaturent, leur faisant perdre leur féminité sans pour autant les élever au rang des hommes.

Augusta, à la Faculté de médecine, va faire la dure expérience de ces comportements. Vexations, interdits, hostilité des « grands patrons », à commencer par Alfred Vulpian, doyen de la faculté, qui la met en garde. Ce qu'elle rappellera, non sans humour, dans l'allocution qu'elle prononce en 1927, à l'occasion du centenaire de Vulpian : « Le Doyen était un homme affable, courtois, d'une bienveillance extrême. On trouve, me dit-il, au Ministère, dans les Chambres, tout un parti politique, Jules Ferry, Eugène Spuller, Gambetta, Paul Bert, d'autres, favorables aux mouvements d'émancipation de la femme, et qui veulent que les portes de l'enseignement supérieur leur soient largement ouvertes. Je ne suis pas de cet avis. Quand je songe à ma mère restée veuve jeune, à tout ce que sa tendresse vigilante a été pour moi et pour mes frères, je dis que le rôle de la femme est de se créer un foyer, de se consacrer à son mari, à ses enfants, et, si elle reste seule, de diriger ses enfants toute sa vie¹. »

Il faudra à la jeune femme toute sa détermination et son courage pour atteindre le but qu'elle s'est fixé, et déjouer les pièges et les chausse-trapes de l'administration. Malgré l'appui du professeur Joseph-Auguste Fort dont elle suit assidûment les cours d'anatomie et de dissection, et qui l'engage à demander l'autorisation de concourir à l'externat, sa requête est officiellement rejetée à plusieurs reprises : « Les femmes étudiantes en médecine ne sont pas autorisées à concourir à l'externat ni à l'internat », *dixit* le règlement. Tout en assurant divers stages hospitaliers, elle suit à La Salpêtrière les leçons de Charcot ou celles de Valentin Magnan à Sainte-Anne. En 1880, elle est stagiaire à l'hôpital de la Charité, dans le service du professeur Hardy, dont le chef de clinique est Jules Dejerine qu'elle épousera en 1888².

Enfin, le 17 décembre 1881, un premier verrou saute : les femmes peuvent désormais concourir à l'externat. La « campagne acharnée » menée par Blanche Edwards, condisciple et amie d'Augusta, pionnière des luttes féministes au sein de l'université, n'est pas étrangère à cette victoire. Pour parvenir à ses fins, Blanche Edwards a dû accomplir, accompagnée de sa mère (une jeune fille ne sort pas seule dans ces années), plus de trois cents démarches auprès de médecins, conseillers municipaux, députés, sénateurs, ministres, afin de les persuader du bien-fondé de l'accession des femmes à l'externat³... Blanche et Augusta sont admises en 1882. Ce qui sera, pour Augusta, l'occasion d'un quiproquo qui en dit long sur l'état d'esprit de la faculté : la convocation au concours est en effet adressée à « Monsieur Klumpke, 180 boulevard Saint-Germain ». Cependant, au dernier moment sans doute, la suscription a été raturée : Mademoiselle a remplacé Monsieur...

Sa première année d'externat, Augusta Klumpke la passe à l'Hôtel-Dieu, dans le service du docteur Empis, tout en continuant d'assister aux leçons de neurologie de Charcot et aux consultations de psychiatrie de Magnan. C'est chez Empis qu'elle va, pour la première fois, se trouver en présence d'un cas de « paralysie radiculaire supérieure du plexus brachial ». Une pathologie qu'elle a déjà rencontrée, décrite dans un ouvrage en langue allemande du professeur Wilhelm Erb, maître incontesté de la psychiatrie

germanique. Qui va lui permettre de « porter son diagnostic ». Et en même temps de choisir définitivement la neurologie. Elle est ensuite affectée dans le service de médecine générale du professeur Vulpian, qui comporte une importante consultation neurologique, et où elle diagnostique, chez un malade, une « paralysie radiculaire totale du plexus brachial avec troubles oculo-pupillaires ». Le mémoire qu'elle publie à cette occasion dans la *Revue de médecine*, intitulé « Contribution à l'étude des paralysies radiculaires du plexus brachial⁴ », est couronné en 1885 par le prix Godard de l'Académie de médecine. Ce type de maladie porte depuis, dans la littérature médicale, le nom de « paralysie radiculaire du plexus brachial, type Klumpke ».

Mais l'internat demeure toujours hors de portée des femmes. Et Blanche Edwards reprend son bâton de pèlerin pour tenter une fois encore de convaincre des opinions médicale et politique réticentes. La presse s'en mêle. Contre : *La Presse médicale, Le Progrès médical...* Pour : *Le Petit Parisien, Gil Blas, La Nouvelle Presse...* Autrement dit, d'un côté les journaux médicaux, de l'autre la presse populaire. Le 18 septembre 1884, Augusta peut informer Blanche Edwards que la campagne de l'internat est en bonne voie, et qu'elles sont assurées du soutien de Paul Bert qui, en plus d'écrire au ministre en leur faveur, doit publier un article dans le *Voltaire*. L'article annoncé de Paul Bert paraît le 29 septembre. La notoriété du signataire dans les milieux scientifiques – médecin lui-même, ancien ministre de l'Instruction publique, pionnier, avec Jules Ferry, de la scolarisation des filles –, son audience auprès du gouvernement, laissent prévoir que sa tribune va marquer l'opinion, en dépit du faible tirage – 10 000 exemplaires – du *Voltaire*. Selon Paul Bert, les hommes embrassent la profession médicale par circonstance, par hérédité, la plupart du temps sans vocation générale. En revanche, les jeunes filles ont eu le courage, à l'époque tout au moins, sans le secours de l'éducation banale du collège, d'apprendre le latin, les sciences, de passer le baccalauréat et d'affronter les épreuves souvent « répugnantes » de l'instruction médicale. Elles sont, bien évidemment, soutenues par une vocation énergique, signe ordinaire d'une intelligence générale et d'une aptitude spéciale au-dessus de la moyenne⁵.

Au printemps 1885, toutes les conférences d'internat se ferment devant Augusta Klumpke et ses condisciples féminines ; en juillet, elles ignorent toujours si elles pourront concourir en octobre... Et cela malgré le règlement stipulant que tous les externes doivent s'engager à présenter l'internat à partir de la deuxième année sous peine de radiation, contradiction que ne manque pas de signaler Augusta, dans une lettre adressée au directeur général de l'Assistance publique. C'est finalement cet argument qui va l'emporter, appuyé par le préfet de la Seine, Eugène Poubelle, qui impose la candidature des jeunes femmes, malgré les avis défavorables du doyen de la faculté, de la Société médicale des hôpitaux, de la Société des chirurgiens des hôpitaux réunis en séance plénière, du conseil de surveillance de l'Assistance publique, de l'association des anciens internes des hôpitaux de Paris... Aux yeux d'Augusta, cela ne fait aucun doute : cette victoire est due à l'influence de Paul Bert, partisan de l'émancipation des femmes depuis son passage au ministère de l'Instruction publique.

Augusta Klumpke, une Américaine, reçue 16^e interne titulaire sur 52, en 1886, sera donc la première femme interne des hôpitaux de Paris. En 1889, elle passe sa thèse de doctorat : « Des polynévrites en général et des paralysies et atrophies saturnines en particulier. Étude clinique et anatomo-pathologique⁶ », avant de commencer, en collaboration avec Jules Dejerine, son mari, une brillante carrière de neurologue ; ensemble, ils écriront notamment une monumentale *Anatomie du cerveau*, deux volumes publiés en 1895 et 1901. Comme l'écrit Anna, l'aînée de la fratrie, à son père resté à San Francisco : « Je pense que si tu pouvais voir à quel point tes filles ont réussi leur lancement dans la vie, tu en serais vraiment fier. »

Car c'est une autre fille Klumpke, la troisième, Dorothea, qui sera la première femme à soutenir en Sorbonne, en 1893, une thèse de doctorat en mathématiques et astronomie, avec pour sujet l'étude des anneaux de Saturne. Elle aussi, comme Augusta, se passionne dès son plus jeune âge pour les sciences, tout en poursuivant des études musicales. Mais en 1886 – elle a tout juste vingt-cinq ans –, après avoir obtenu une licence de

mathématiques, Dorothea, encore étudiante, rejoint les équipes scientifiques de l'Observatoire de Paris, où elle va suivre les cours de l'école d'astronomie. Une véritable révélation.

Un grand projet est alors à l'étude, lancé par Sir David Gill, un astronome écossais qui dirige l'observatoire du cap de Bonne-Espérance, projet soutenu par l'amiral Ernest Mouchez, directeur de l'Observatoire de Paris : réaliser une sorte d'atlas mondial des étoiles. Organisé à Paris, du 16 au 27 avril 1887, le premier « Congrès astrographique pour le levé de la carte du ciel » rassemble dix-huit pays d'Europe, d'Amérique, d'Australie et d'Afrique du Sud. Il s'agit de mettre sur pied un plan de coopération internationale faisant appel à la photographie, technique alors en pleine évolution, afin de produire un catalogue des positions des étoiles et une carte photographique du ciel. À cet effet, un comité international permanent est mis sur pied, chargé d'exécuter cette carte. Dorothea Klumpke participe à toutes les séances, jouant notamment un rôle d'interprète pour les cinquante-six congressistes et traduisant les documents techniques en français.

Cette carte du ciel, insiste Raymonde Barthélot, historienne de l'astronomie⁷, inaugure l'entrée officielle des femmes à l'Observatoire. Jusque-là, quelques rares épouses d'astronomes, anonymes, secondaient dans l'ombre, en toute discrétion, les travaux de leur mari. C'est seulement à partir de l'entreprise de la carte du Ciel que des femmes seront officiellement employées à la Mesure des photographies stellaires, et rémunérées pour confectionner le catalogue. Un atelier spécial de mesures voit le jour à l'Observatoire en février 1892. C'est le « bureau des Calculs pour la carte du Ciel », dont Dorothea obtiendra la direction malgré une ferme opposition masculine, comme on pouvait s'y attendre...

Elle s'implique alors dans diverses expériences, notamment des ascensions en ballon libre faites dans un but astronomique. En novembre 1899, elle participe à l'observation d'une pluie de Léonides – ces étoiles filantes, nées du passage de la comète Tempel-Tuttle tous les trente-trois ans. Dans la nuit du 16, l'aérostat *La Centaure* survole Paris endormi, puis la Normandie, enfin les côtes de la Manche, couvrant ainsi

300 kilomètres, à une altitude de 500 mètres environ. À son bord, trois passagers : Dorothea, un secrétaire qui prend des notes et le pilote, serrés dans la minuscule nacelle d'osier – 1,50 m sur 90 centimètres. Il fait froid là-haut, les aéroliers sont chaudement vêtus ; l'attente est longue, plus de sept heures, tandis que la pleine lune, dorée, se lève dans un ciel dégagé... Déception : les Léonides ne sont pas au rendez-vous, tout au moins pas en si grand nombre qu'attendu. Dix-neuf météores seulement seront aperçus. Dorothea raconte elle-même cette aventure scientifique dans l'article que publiera la revue américaine *Century Magazine*, quelques mois plus tard : « Jamais auparavant la nature ne m'avait paru si vaste et si belle. De retour dans ma chambre, à l'Université de Paris, je me sentais plus légère que jamais et j'avais encore l'impression de flotter dans l'air ; mon cœur était plein de gratitude⁸ ... »

Anna, mémorialiste de Rosa Bonheur

Sa thèse de doctorat en poche, Dorothea s'est empressée d'en envoyer un exemplaire à Rosa Bonheur qu'elle a connue par l'intermédiaire de sa sœur Anna.

Rosa, émerveillée par toute cette science à laquelle elle ne comprend rien, la comparant même à de l'hébreu, lui répond aussitôt pour lui témoigner de son respect et de sa fierté de compter au nombre de ses amies.

Rosa Bonheur a en effet toujours souhaité briser les liens – habitudes, préjugés, mépris – qui maintiennent la femme dans un statut d'infériorité par rapport à l'homme. Vieil héritage, peut-être, d'un père saint-simonien, habitué des loges où l'on prônait la grandeur et la sainteté du rôle des femmes dans les sociétés humaines à venir. Elle soulignera bien des années plus tard, en se confiant à Anna Klumpke, que l'avantage de la religion nouvelle que prétendaient fonder les saint-simoniens résidait en ce qu'elle ne « maudissait pas » la femme. C'est vrai, le féminisme naissant croit pouvoir trouver là un avenir, car on parlait alors volontiers d'« affranchissement de la femme » dans les sections saint-simoniennes. Du moins au début. Car l'histoire que la peintre raconte à la jeune Américaine – et que celle-ci reproduira fidèlement dans son ouvrage *Rosa Bonheur. Sa vie, son œuvre* – est l'histoire d'une défaite des femmes. Une de plus.

Quand Prosper Enfantin, cacique du saint-simonisme, profitant d'un schisme, prend la tête du mouvement, celui-ci s'emballe tout à coup, déraile, devient une sorte de secte qui se prétend religion nouvelle, avec son « Père » tout-puissant, ses « fils », ses cérémonies, ses cantiques... Et qui, *de facto*, exclut les femmes. Quarante « fils » abandonnent ainsi leur famille au mois d'avril 1832 et se retirent au numéro 145 de la rue de Ménilmontant, en haut de la colline. Là, en compagnie du « Père » Enfantin, dans une grande bâtisse construite au milieu d'un vaste jardin,

sorte de phalanstère ou plutôt de monastère, ils attendent la « Femme-messie », celle qui formera avec le « Père » le premier « couple-prêtre », ouvrant ainsi la voie à d'autres unions... La discipline y est rigoureuse et la vie rude, la journée étant strictement organisée autour des services et des travaux répartis en fonction des capacités de chacun.

Le père de Rosa, Raimond Bonheur, est de ces « fils » qui ont laissé derrière eux femme et enfants, sans autre ressource que « l'offrande », la modeste somme qu'eux-mêmes reçoivent chaque semaine, et que les épouses, leurs petits cramponnés aux jupes, viennent mendier à la porte du phalanstère. Pour survivre, pour ne pas mourir de faim, elles et leurs enfants. Rosa a tout juste dix ans. Elle n'oubliera jamais cet abandon.

« Relever la femme », c'est la promesse qu'elle se fait au souvenir de sa mère abandonnée, rongée de chagrin et d'humiliation, travaillant nuit et jour à des tâches médiocres, leçons de solfège ou travaux d'aiguille, pour nourrir ses enfants, avant de mourir d'épuisement et d'angoisse : « Nous étions si pauvres, se rappelait douloureusement la peintre, qu'il fallut la laisser enterrer à la fosse commune¹ ».

Les succès de Dorothea, comme ceux d'Augusta quelques années plus tôt, lui prouvent que ce n'est pas un rêve fou qu'elle a fait ; « relever la femme » n'est pas une utopie, un projet voué à l'échec. Les femmes peuvent donc, toutes seules, se façonner un destin à part entière ; un vrai destin qu'elles choisiront, si elles le souhaitent, à l'écart du mariage obligatoire, de la maternité également obligatoire, des soins domestiques... Une réussite, un épanouissement né des qualités propres de la personne et non pas du conditionnement qu'imposent aux femmes l'époque et la société.

Elle s'enthousiasme pour la réussite des sœurs Klumpke, ces trois Américaines que l'existence a pourtant ballottées, et qui réalisent son vœu au-delà de tout ce qu'elle pouvait espérer. Des femmes enfin maîtresses de leur vie, capables « de se tirer d'affaire et de se suffire à elles-mêmes ». Des femmes égales de l'homme, grande nouveauté dans ce XIX^e siècle qui n'est pas tendre pour elles².

Comme elle l'écrit à Anna, en l'invitant à By, elle l'apprécie et la respecte grandement, la rangeant, au même titre que ses sœurs, parmi les personnes de grand mérite. Et lorsque Anna et sa mère, quelques jours plus tard, arrivent au château, Rosa Bonheur, qui les attend sur le perron, ne peut retenir son émotion devant Mme Klumpke : « Laissez-moi vous embrasser, chère Madame. Chacun des succès de vos filles sera une leçon pour leur père. [...] Toutes trois nous prouvent que la femme n'est pas moins douée que l'homme, qu'elle peut avoir autant de talent et parfois même davantage. J'admire les idées américaines sur l'éducation des femmes. Je suis scandalisée des entraves qui pèsent sur elles en Europe³. »

Pour l'occasion, elle a troqué sa défroque de rapin, blouse froissée et pantalon d'usage, contre une très convenable robe de velours noir accompagnée d'un veston à brandebourgs, son vêtement de cérémonie dans lequel elle a toujours l'air un peu accoutrée et mal à l'aise... Il fait beau, après le déjeuner on bavarde sous les ombrages du parc. Puis on visite l'atelier de la peintre. Sur son chevalet, l'immense toile *La Foulaison du blé en Camargue* – 6,50 mètres sur 3 mètres –, inachevée depuis près de vingt ans, occupe tout le fond de la pièce, avec, sous le grand aplat bleu du ciel, les hennissements muets, le piétinement figé des chevaux sur les gerbes déliées. Mme Klumpke s'exclame et s'enthousiasme devant l'audace de la peintre, qui ose représenter des animaux et non pas des fleurs, des paysages ou des portraits, apanages de la peinture féminine jusqu'alors.

Ce choix audacieux qu'a fait Rosa Bonheur de la peinture animalière, c'est sa manière de transposer sur la bête une puissance d'affirmation sans pareille. La sienne, sans doute. Celle qui s'exprime, peut-être malgré elle, qui sait ? dans sa dégaine de garçon manqué, son visage sans apprêt, ses cheveux courts et blancs, ses manières brusques, ses pantalons et ses blouses fripées, ses cigarettes... Dans cet art quasi viril qui est le sien de peindre en force des animaux puissants, voire dangereux – les lions, les taureaux, les bœufs, les chevaux – sur des toiles monumentales.

On est loin des roses mouillées de rosée de Madeleine Lemaire, des maternités heureuses de Mary Cassatt ou des portraits voluptueux d'Eva Gonzalès... Comme le souligne l'historienne Marie-Jo Bonnet, *Le Marché*

aux chevaux de Paris, tant apprécié aux États-Unis, est l'exemple même de ce déploiement d'énergie vitale – l'énergie de cet homme en chemise que l'on voit à droite de la toile, assis sur un cheval blanc, et dont le bras musclé contrôle la fougue : « Hommage à la force laborieuse des maquignons, bien sûr, mais aussi allusion à son propre bras [le bras de Rosa] capable de maîtriser cette œuvre gigantesque (le tableau mesure 2,44 mètres sur 5,06 mètres) au sein d'une composition qui fait date dans l'histoire de la peinture des femmes⁴. »

Dix années ont passé depuis la première visite d'Anna Klumpke au château de By, le 2 octobre 1889. Les deux femmes se sont revues souvent, elles se sont écrit – tout un échange de lettres par-dessus l'Atlantique, entre Thomery et Boston, Massachusetts, où Anna a gardé un atelier et où elle retourne fréquemment, tandis que sa réputation de portraitiste s'affermi ; Augusta, Dorothea et leur mère sont devenues des habituées du château.

Jusqu'au jour où, s'enhardissant, Anna demande à Rosa Bonheur de l'autoriser à faire son portrait. C'est cette toile, dont la réalisation se poursuit tout au long du mois de juillet 1898, avec ses longues séances de pose et les conversations qui s'ensuivent dans l'intimité de l'atelier, qui va précipiter les choses et sceller définitivement une affection qui hésitait jusque-là à dire son nom... Plus que de l'affection, en vérité. Bonheur a beau affirmer qu'elle est toujours restée pure, menant une vie honorable ; elle a beau maudire les ragots qui courent sur son compte – « Que n'a-t-on pas dit sur nous... Que ne dit-on pas des femmes qui s'associent pour mener la vie qu'elles se choisissent⁵ ? » – et jurer ses grands dieux qu'elle n'a jamais jeté un regard concupiscent sur quiconque, se targuant même d'être la fierté de son père, qui « de là-haut » peut se réjouir que son « bien le plus précieux » soit resté sans tache, et ce malgré des façons garçonnières et libres... Cet état de vierge septuagénaire « sans tache », qu'elle revendique haut et fort, ne colle ni avec son visage que l'âge a virilisé à l'excès ni avec son caractère ferme, autoritaire...

D'autant que c'est une véritable demande en mariage qu'elle adresse à Mme Klumpke le 18 juillet. Un aveu d'amour pour Anna, dont elle

demande en quelque sorte la main, même si elle déguise ses sentiments sous une prétendue piété filiale, une vague ressemblance d'Anna avec sa propre mère : « Je me suis attachée de l'âme et du cœur à votre fille Anna, qui est un ange de beauté. Malgré mon âge – je suis plus vieille que vous-même – mon cœur est resté affectueux comme l'était celui de la mère adorée que j'ai perdue à l'âge de onze ans. [...] Voilà que les nobles âmes m'envoient une amie et en même temps votre affection, je l'espère. Permettez-moi de vous embrasser comme si j'étais la sœur de vos enfants. Votre vieille enfant. »

Le sentiment amoureux, ses courbes de fièvre, ses craintes, ses découragements, on peut en suivre l'évolution au jour le jour, sous la plume de Marie Borin, biographe de Rosa Bonheur⁶, qui reprend les termes mêmes du manuscrit d'Anna Klumpke, *Rosa Bonheur. Sa vie, son œuvre*, plus détaillé, surtout plus spontané que le livre qu'elle publiera en 1908.

« – Vous m'aimez donc bien avec sincérité ?

– Oui, croyez-le.

– Je ne puis croire que vous m'aimez sincèrement. Durant ces derniers jours j'ai beaucoup réfléchi. En me regardant dans la glace, je me suis dit : “Tu n'es qu'une vieille folle !”

– Anna, voulez-vous rester avec moi et partager mon existence ? Je me suis attachée à vous. [...] La dernière fois que je vous ai vue, j'ai failli vous ouvrir mon cœur. La lettre où vous avez demandé à faire mon portrait m'a rendue plus qu'heureuse. Quand enfin vous avez été sous mon toit et que j'ai été sûre de votre affection sincère, j'ai prolongé les séances autant que possible. [...] Mon enfant, si vous me quittez, je n'aurai pas longtemps à vivre ! J'avais enseveli toute tendresse, mais mon vieux cœur s'est réveillé à cette affection que je lis dans ton regard. [...] Dis-moi que tu m'aimes et que tu resteras...

– Oui, je vous aime et je resterai.

– C'est donc vrai ! »

Et elle restera. Jusqu'au bout. Et même après.

Le 2 août, Rosa Bonheur reprend la plume pour une deuxième missive à Mme Klumpke : lui faisant part de la « profonde amitié » que la nature loyale, franche et honorable de sa fille lui inspire, elle lui expose ensuite son projet, à savoir partager avec Anna une vie de travail paisible et heureuse. Une troisième lettre rassure la mère inquiète sur son intention de garantir l'indépendance de sa fille et, dès le 9 novembre, elle rédige son testament : « [Je laisse] à mon amie Anna Elizabeth Klumpke, ma compagne et collègue peintre, tout ce que je posséderai au jour de mon décès⁷. »

Le vieux cœur de Rosa s'est remis à battre. Et le château endormi, à son tour se réveille, comme pour accueillir la nouvelle élue... On installe en hâte l'électricité, faisant venir de Paris une véritable petite usine avec moteur, dynamo, batterie d'accumulateurs, lampes... On décide la construction d'un nouvel atelier, plus vaste, où *La Foulaison* prendra place sous un grand châssis vitré. Le gros œuvre achevé, les ouvriers, au lieu du traditionnel « bouquet final », plantent au sommet de la charpente, réunis, les drapeaux français et américain... « Vous êtes le symbole de l'alliance de la vieille Europe avec la jeune Amérique ! » s'exclame Rosa Bonheur.

C'est une vie paisible qui s'organise à By, une vie de gynécée, celle d'un couple de femmes artistes menant une vie retirée, où la règle est le travail, la paix, l'amitié... La vie dont Rosa Bonheur a toujours rêvé. Écoutons-la : « Nous avons l'intention d'aller [...] à Nice, mais nous y renonçons car nous avons fort affaire ici pour faire terminer l'atelier et mettre l'électricité dans la maison. Mademoiselle Anna Klumpke reste tout à fait avec moi, et j'en suis bien heureuse. Nous avons de grands projets de travail et ma santé devenue bien meilleure nous menons une vie charmante, lecture, musique, [...] peinture, nous rendent les jours encore plus rapides, ainsi que les relations charmantes de sa famille d'élite⁸. »

Ne croirait-on pas, en lisant ces lignes, découvrir le *Journal* que tint, au XVIII^e siècle, Miss Eleanor Butler, une de ces « Ladies of Llangollen », évoquées par Colette dans *Le Pur et l'Impur* ? Deux jeunes filles de l'aristocratie britannique, fuyant leur milieu et trouvant refuge dans un

cottage du pays de Galles, pour y vivre leur amour durant plus de cinquante ans. Un *Journal*, fait de petits riens, de notations bénignes, chroniques d'une retraite à l'abri du monde : « Ma Bien-Aimée et moi nous faisons le tour de la maison. Douce et charmante pluie » ; « Un jour de délicieuse retraite... » ; « Nous rapportons des baies de houx, des plants de fraisiers pour notre jardin, ma Bien-Aimée et moi nous cueillons des groseilles... » ; « Promenade autour de la prairie, retour par le sentier... La campagne est un émerveillement ».

On les imagine toutes deux, Rosa et Anna, assises dans le jardin, ou serrées au coin du feu, l'aînée racontant à sa cadette sa vie et ses travaux, ses luttes. Mais l'Américaine est arrivée trop tard dans la vie de la peintre. Le temps n'accordera pas aux « Dames de By » la consolation d'une aussi longue idylle que celle des Ladies of Llangollen. Tout juste quelques promenades matinales dans la forêt de Fontainebleau, la boîte de couleurs sous le bras ; l'observation des bêtes sauvages, timides, vite effarouchées par la présence humaine, de la nature enfiévrée par le printemps ; quelques soirées paisibles devant la cheminée... Rosa Bonheur prend un refroidissement, s'alite et s'éteint en quelques jours, le 25 mai 1899.

Anna Klumpke, seule, va désormais se partager entre Thomery, son atelier de Boston et San Francisco. À By, où elle réside six mois de l'année, elle est entourée de ses sœurs et de sa mère. Comme elle l'a promis à son amie, elle écrit sa biographie, organisée autour des souvenirs que celle-ci lui a confiés, qu'elle publie en 1908. Au lendemain du décès de l'artiste, elle fonde un prix Rosa-Bonheur à la Société des artistes français, destiné à aider un jeune peintre. Et c'est pied à pied qu'elle défend les dernières volontés de son amie, face à la convoitise sans vergogne d'une lointaine famille qui s'estime lésée et multiplie procès et poses de scellés...

Durant la Première Guerre mondiale, le château est transformé en hôpital, à l'initiative d'Anna qui en supporte la charge financière, aidée par un groupe d'amis américains. Et par sa mère que les soldats appellent « la bonne maman »... L'établissement reçoit les convalescents de l'hôpital de Fontainebleau. Puis, à partir de 1917 et jusqu'à sa fermeture en 1919, les paraplégiques de l'hôpital des Invalides.

C'est au château de By, où elle s'est définitivement établie, que Mme Klumpke mère rendra son dernier soupir, le 11 mai 1924, entourée de ses filles. Comme le raconte avec émotion Augusta dans ses souvenirs : « À l'aube d'une admirable nuit de pleine lune où le rossignol chantait dans les bocages de By, elle entonnait elle-même le chant des passagers du *Titanic* : *Nearer my Lord to thee...* – "Maman chérie, lui dis-je, nous sommes toutes réunies autour de ton lit, ne veux-tu pas bénir tes enfants ? – Oh mes enfants, je vous aime toutes si tendrement. Lui vous bénira, soyez vraies et justes, d'un cœur large et généreux, Il vous montrera la voie à suivre"⁹ ... »